

L'Heureux SACRIFICE.

— Alors, c'est non, mademoiselle Luce !
— C'est non, monsieur Gérard. Il la considéra avec une tristesse profonde :
— Nous aurions pu être si heureux !
Elle secoua la tête :
— Ne le croyez pas, mon ami, prononcez-telle d'un accent qui sonnait comme un serment.

— Alors, c'est non, mademoiselle Luce !
— C'est non, monsieur Gérard. Il la considéra avec une tristesse profonde :
— Nous aurions pu être si heureux !
Elle secoua la tête :
— Ne le croyez pas, mon ami, prononcez-telle d'un accent qui sonnait comme un serment.

— Pourquoi nous séparer ? Revenons à un rétro-très doux, puis que vous l'exigez, oui ; mais gardez au moins la consolation de relations cordiales, la pauvre compensation de penser l'un à l'autre sans trop d'amertume, la triste joie d'un serment de main résignée lorsque nous nous rencontrerons !
— Soit ! consentit-elle d'un ton plus bas, amoilli de l'attendrissement intime. Cela ne rendra pas notre sacrifice plus supportable, j'en suis convaincue, mais vous m'en voudrez moins. Car vous m'avez aimé, n'est-ce pas ?
— Oui, répondit-il franchement. Je vous ai aimée trop raisonnable, mademoiselle Luce ! Quand on s'aime, voyez-vous, il faut avoir la hardiesse de s'associer bravement pour la vie sans trop envisager les complications de l'avenir, complications qui ne se produiront peut-être jamais. C'est votre sagesse qui fait notre malheur !

Luce eut un sourire navrant de tristesse continué :
— Pauvre ami ! fit-elle d'une voix qui tremblait imperceptiblement, vous venez de me faire bien souffrir, mais je ne vous en veux pas, moi ! Si vous pouviez deviner ce que cache mon renoncement, vous me plaindriez de toute votre âme. Tenez restez-en là, voulez-vous ? Cet entretien nous brise tous les deux.
Ludovic Gérard s'inclina silencieusement. De grosses larmes scintillaient au bord de ses paupières. Luce Verrier détourna la tête pour ne pas le voir, pour résister à l'envie folle, tyrannique, de se jeter sur ce cœur fidèle, de s'y blottir pour toujours, n'importe ce qui doit arriver ! Elle lui tendit la main ; Ludovic avança la sienne, et après une muette et étonnante étreinte, les deux jeunes gens quittèrent le square des Batignolles où avait lieu leur tendre entretien de tous les matins, chacun se dirigeant rapidement vers son travail quotidien.

Non, avec le plus grand effort d'imagination, l'honnête employé d'administration qu'était Ludovic Gérard et qui n'avait jamais connu ce desespéré moyen de se représenter l'abîme de tristesse matérielle et morale où sombrait la créature charmante dont il avait rêvé de faire sa compagne. L'histoire de la famille Verrier était banale, hélas ! si banale, si cruellement répandue qu'elle est devenue une de ces généralités ayant une influence désastreuse sur la prospérité d'un pays. Les parents de Luce, petite bourgeoise à leur aise, avaient perdu la totalité de leur modeste fortune dans plusieurs des diverses catastrophes financières qui se sont produites ces vingt dernières années. Quand naquit la fillelette tant désirée, après un mariage déjà long et stérile, le père et la mère étaient presque pauvres. On faisait encore bonne figure, pourtant, et la première enfance de Luce s'écoula dans un milieu de correction, même d'élégance, dont elle devait par la suite conserver un souvenir éternel et persistant.

Mais peu à peu, les ressources diminuaient et il fallut songer avant tout à pourvoir d'un gain que pain la délicate enfant qu'on élevait en « demoiselle ».

Avec le précoce bon sens, la caractéristique de son énergie personnelle, elle même l'exigea d'ailleurs lorsqu'elle comprit la situation de ses parents, et bien lui en prit, car ceux-ci, bien qu'impotents et incapables de se suffire, ne purent compter sur d'autre soutien que leur fille, devenue une des ces incapables ouvrières

parisiennes qui imposent le goût français au monde entier. Mais pareille tâche ne va pas sans souffrance.
Personne ne saura jamais — sauf celles qui ont plié sous ce fardeau écrasant et cher — ce que le noble rôle de soutien de famille comporter, pour une frémillante âme de femme, de dévouée, de sage, d'épouvantée du lendemain, de conscience accablante d'une terrible responsabilité.

Actuellement, en dépit d'efforts héroïques, de travaux supplémentaires prolongés fort avant dans la nuit, c'était l'heure redoutable qui sonne tôt ou tard pour les familles dépourvues d'un appui masculin, l'heure fatale où tout manque, où l'espérance elle-même semble se dérober. A l'entrée de l'hiver si rude aux pauvres, avec ses lourdes dépenses de chauffage et d'éclairage, Luce, mise en retard vis à vis des fournisseurs par de longues et cruelles maladies des siens, ne savait littéralement de quel côté se tourner pour faire honneur à ses obligations. Elle ne possédait pas le premier centime du terme proche, et le matin même était arrivé de chez le précepteur une menaçante lettre qui lui demandait trois jours pour acquitter le montant de ses contributions ; après, ce serait la saisie, tout le cortège des formalités implacables, le désastre sans remède !
Oui, elle en était là, la pauvre Luce ; c'était cette extrême sans issue, puisqu'elle manquait des premières ressources nécessaires, que cachait son vaillant oncle et son héroïque renoncement.

Moins délicate, moins prévoyante aussi, elle eût accepté la proposition de Ludovic Gérard et eût été sauvée pour un temps ; mais elle était trop sage pour ne pas sentir que ce n'eût été que reculer la catastrophe, et elle se faisait un scrupule de cœur d'entraîner dans sa misère le brave garçon qui avait rêvé de faire d'elle la compagne d'une union prospère et assortie.

Cependant, cette abnégation représentait le sacrifice du bien moral auquel elle tenait plus que tout au monde, adieu définitif à la seule possibilité de rentrer par le mariage dans cette bourgeoisie dont elle était issue et hors de laquelle elle vivait dans une sensation de déchéance. Qu'importait ! Elle ne faillirait pas à ce qu'elle considérait comme son devoir, — un strict devoir d'honnêteté, — et elle ressentait

une sorte de volupté amère à se dire que tout était fini, qu'il n'y avait plus pour elle aucun espoir sur la terre.

Luce était arrivée à son atelier, pétrifiée intérieurement dans cette fatalité morte que produit la certitude de ne plus rien attendre de la vie, et elle se mettait au travail la tête baissée, repliée sur elle-même, sur l'inconcevable sacrifice qu'elle venait d'accomplir, quand la voix acide de la « première » l'arracha à l'espèce de torpeur intérieure où elle s'enfonçait.

— Ah ! vous voilà, Mlle Luce !
— Ce n'est pas malheureux vraiment !... Vous êtes en retard de dix minutes, ce matin encore, et je vais être forcée de vous mettre à l'amende !
Sur les lèvres pâlies de Luce reparut son navrant sourire :
— Soyez tranquille, madame, cela ne se renouvellera plus.
— Mademoiselle Luce est brochée avec son amoureux ! lança Suzanne, une « petite main », l'enfant terrible de l'atelier.

— Ce n'est pas de ces sottises qu'il s'agit ! interrompit la « première » avec autorité. Ne vous installez pas, mademoiselle Luce ; il faut que vous aillez sans retard avenue Champe-Élysées, chez miss Nelly Talbot. Elle vous réclame pour l'essayage de ses costumes.

— Moi ? répondit avec embarras Luce, qui originait de froisser l'amour-propre facilement irritable de sa spécialiste ; mais ce n'est pas mon affaire.
— Je le sais bien ! répartit la « première » avec humeur, mais miss Nelly vous demande et ne veut voir que vous. Ces riches étrangères ont de ces tyrannies étranges ! Nous n'allons pas risquer de déplaire à une cliente qui nous fait des commandes de cinquante mille francs, n'est-ce pas ?

L'ordre et la raison étaient sans réplique ; Luce se leva et sortit, prenant passivement le chemin du fastueux hôtel que miss Nelly Talbot habitait avec son aïeul.
La richissime et influent demoiselle Américaine qui avait ainsi prié Luce en affection posée, le charme inexplicable, le mystérieux pouvoir d'attraction des êtres radieux et fragiles qui ne semblent pas faits pour la terre. On ne pouvait s'empêcher de l'aimer, d'admirer la grâce souple de sa stature élancée, dont le balancement rappelait de façon inévitable ces fines tiges de fleurs que le moindre souffle contraire peut briser. En même temps, l'attendrissement vous gagnait à contempler son délicat visage noyé dans une va-poreuse mousseline d'or, ses immenses yeux bleus rayonnant d'une

bonté, d'une candeur vraiment enfantine, et on se sentait pris d'un besoin irrésistible de se dévouer à cette créature de rêve, de lui éviter les cahots des chemins, d'attendre comme un tapis de tendresse devant ses pieds mignons.
Luce n'échappait pas à cette fascination étrange qu'exerçait miss Nelly, rien que par sa fragilité inconnue, souriante, comme tout l'entourage de la jeune Américaine, elle avait vué à celle-ci une imprécise adoration, un sentiment absolu, presque fraternel, qui n'eût jamais trouvé l'audace de s'exprimer en raison de la différence énorme des positions, mais qui n'existait pas moins à l'état latent.

Quant à M. Talbot, le grand-père de Nelly, c'était une véritable idole à l'éprouvée pour sa petite fille, dont les moindres caprices étaient aussitôt obéis, grâce à cette toute puissante royauté que procurent les colossales fortunes.

Tout en s'acheminant vers l'hôtel Talbot, Luce se remémorait ces choses, et son amertume intime augmentait par la comparaison de son propre sort, si misérable, si désespéré, avec celui de cette enfant comblée ; nulle jalousie mesquine n'effleurait son âme haute, mais il lui venait involontairement la révélation torturante des déshérités.
— Pourquoi tout à elle et rien à moi ?... Si j'avais seulement la centième partie de sa fortune, je m'estimerais heureuse entre les heureuses !
— Si elle faisait part à miss Nelly de l'extrême à laquelle elle et les siens se trouvaient accablés, nul doute que la gracieuse héritière, fort libérale par nature et de plus attachée à l'honneur, ne se fit un devoir de la sortir de peine.

Un mot, un commencement d'aide, et Luce était sauvée avec les siens !
Mais sa fierté se rebella.
Non, elle ne s'abaîsserait pas à implorer la pitié d'autrui, et puisqu'elle était condamnée, elle saurait tomber vaillamment, impassiblement, comme le gladiateur antique !
Et sur cette réminiscence de ses lointaines études classiques, elle entra, tendue de résolution sombre, dans la somptueuse demeure de miss Nelly.

Dès la vestibule, elle rencontra M. Talbot qui semblait attendre et s'avança au devant d'elle avec empressement.
— Miss Luce, prononça le vieillard avec une difficile d'élocution qui ne dissimulait pas un trouble que l'on devinait intense, ma petite-fille a quelques choses à vous demander ; ne refusez pas, je vous en supplie. Songez que je n'ai qu'elle au monde, et que son père et sa mère sont morts de consomption. ... Épargnez ma chère, n'est-ce pas ?
Il regarda précipitamment ses appartements, sans doute pour lui dérober la vue d'une émotion qu'il ne pouvait renfermer à Luce morte, intriguée comme elle ne l'avait été de sa vie. Il était donc en son pouvoir, à elle si dénuée de tout, de dispenser à la richissime Américaine quel qu'un de ces biens qui ne s'achètent point ? La question était tellement imprévue, l'hypothèse si exceptionnellement déconcertante, que Luce en oublia momentanément son lourd fardeau intime, et ce fut alerte et le visage rosé par une curiosité tendre qu'elle fit son entrée dans le petit salon de miss Nelly.

À sa vue, celle-ci se leva avec vivacité de la chaise-longue où elle était à demi-tendue et où elle attrista d'un geste gracieux l'ouvrière à ses côtés.
— Enfin, vous voilà, obère mademoiselle Luce ! ... J'avais peur que votre méchante « première » n'eût pas voulu vous laisser venir !
— Elle en avait grande envie, reconnut Luce en souriant, mais on ne se hasarde guère, miss Nelly, à mécontenter une cliente de votre importance ! Me voici donc tout à vos ordres. Vous plaît-il que nous commençons les essayages immédiatement ?
— Il s'agit bien des essayages ! s'exclama miss Nelly d'un air mutin. J'ai autre chose en tête, vraiment ! Savez-vous que je vous aime beaucoup, miss Luce ?
— Vous êtes trop bonne, miss Talbot, répondit la jeune fille, remuée par l'ineffable accent avec lequel ces simples mots avaient été prononcés ; cependant, je ne suppose pas que vous m'ayez demandée seulement pour me le dire !
— C'est ce qui vous trompe ; répartit miss Nelly d'un ton volontairement grave. ... Je suis tout à fait peiné à la pensée que bientôt, peut-être, je ne vous verrai plus, que je ne vous reverrai plus jamais !

— Vous partez ? ... s'écria Luce, atterrée par cette nouvelle subite.
Miss Nelly ne répondit pas tout de suite. Un violent accès de toux secouait son corps frêle, drapé de soieries melles. Alors, se rappelant les paroles du grand-père, Luce sentit son cœur se serrer.

— Oui, confirma miss Nelly un instant après, nous quittons Paris. Une idée des médecins ! Comme je suis un peu enrhumé, vous le voyez, ils m'expédient en Italie, ce qui me contrarie, car j'aurais infiniment préféré passer l'hiver à Paris. Mais mon grand-père, qui ne sait pas me résister d'ordinaire, ne veut rien entendre, s'imaginant, le cher homme, que je deviendrais gravement malade si je reste ici. Pour ne pas lui causer de peine, j'obéis donc, mais je veux emporter un peu de l'air de Paris avec moi, et dans ce but, je ne puis mieux faire que d'amener une Parisienne. Et c'est vous que j'ai choisies, obère miss Luce ! Vous voulez bien venir avec moi, n'est-ce pas ?
Luce resta saisie. C'était la dernière proposition qu'elle attendait, et la pensée de cette adorable enfant gâtée la désorientait, la jetait en quelque sorte hors de sa personnalité. Voyant qu'elle ne savait que répondre, Nelly, calmement, lui prit la main :
— Oh ! n'hésitez pas, je vous en prie, vous m'avez fait trop de plaisir ! ... Il y a longtemps que grand-père désire me donner une demoiselle de compagnie ; pourquoi donc ne serait-ce pas vous ? ... Vous êtes si charmante, si douce, si distinguée, tout à fait à Parisienne, telle qu'on se la représente chez nous ; c'est pour cela que je vous ai aimée tout de suite ! ... Vous savez bien que vous êtes très heureuse avec moi, et je ne saurais pas supporter une autre personne que vous à mes côtés. ... Dites oui, chère miss Luce !

La prière était irrésistible ; pourtant, Luce embarrasée balbutia :
— Permettez-moi de réfléchir, miss Nelly. ... J'ai de vieux parents qui n'ont que moi au monde, et qu'il serait bien dur de quitter. ...
— Vous vendrez les voirs, répliqua impétueusement Nelly, je paierai tous les voyages que vous voudrez ! Et ne regrettez pas votre position actuelle ; celle que je vous offre sera meilleure encore ! Grand-père m'a dit qu'il vous donnerait cinq cents francs par mois d'abord, et davantage l'année prochaine, et encore un peu plus l'année suivante, pour vous engager à rester avec moi. Vous ne pouvez pas refuser, chère miss Luce, car la question d'argent n'est rien à mes yeux et je vous traiterais comme une sœur !
Une flamme étincelante montait aux yeux hilares de Luce ; un combat se livrait dans son âme gémissante.
D'une part, elle pensait qu'on allait s'opposer que ses héritières avaient pour but de faire payer plus cher son dévouement et elle aurait voulu crier qu'au contraire, elle souffrait que les circonstances ne lui permettant pas de l'offrir pour rien ; d'autre part, elle se disait que la séparation d'avec les siens serait un déchirement pour elle, que son cœur en saignerait, mais ne devait-elle pas accepter cette double vent pour assurer la sécurité des chers vieux, pour se libérer de ce bagne de misère où elle agonisait de tristesse ?
Enfin, sans bien prendre conscience de ce qu'elle répondait, elle articula d'une voix ferme :
— J'accepte !
Avec un grand cri de joie, la gentille Nelly lui sauta au cou.

Le moment qu'à partir de cette minute Luce prodigue à miss Talbot ne devait pas être de longue durée.
Dans la merveilleuse ville de Palermo où le grand-père de la jeune Américaine était venu s'installer en compagnie de celle-ci et de Luce, Nelly s'étoila à vue d'œil, et en constatant d'un regard désespéré les progrès de la désagréation fatale qui s'accroissait lentement et sûrement en cette créature radieuse, comblée de tous les biens d'ici-bas, l'ancienne ouvrière parisienne se demandait avec une pitié navrante pourquoi rien, — ni la magnificence du décor, ni la céleste de la vie, ni les satisfactions de la richesse, — ne peut sauver ceux qu'une fatalité mystérieuse a condamnés !
Nelly s'ennuyait dans la tranquillité splendide de ce paysage italien ; il y avait en elle comme l'impatience de vie, l'aspiration au mouvement particulière à ces pauvres jeunes êtres que guette la flu de tout, et elle s'éteignait un clair matin dans les bras de Luce, en lui annonçant que l'on repartirait le lendemain pour Paris, ville lointaine de laquelle, usuellement, elle ne se sentait pas exister. ...
Luce crut étouffer de chagrin et de tristesse.
Elle s'était attachée plus profondément encore à l'adorable enfant qui s'en allait ainsi dans un sourire d'espoir et qu'elle n'avait pu ainsi dire pas quitter un instant devant cette langueur qui avait été pour la jolie Américaine l'acheminement vers la mort.
Quant au grand-père, son désespoir fut indescriptible. De

voir partir avant lui la petite créature charmante qui représentait sa seule tendresse terrestre, le vieillard robuste chancelait comme un chêne foudroyé. Rien, dès lors, ne l'intéressa plus.
Cependant, la notion des choses se parut se réveiller en lui, peu de jours après la triste cérémonie du enterrement, lorsque Luce, des larmes dans la voix, lui annonça qu'elle se disposait à retourner dans sa famille.
— Attendez un peu ! murmura-t-il avec un doux surplombant qui remua Luce en sa meilleure fibre. Ce serait trop cruel de ne plus vous voir ! Nelly vous aimait tout qu'elle vous a laissés comme au début de son âme, et tant que vous êtes là, ma petite tante aimée ne m'a pas tout à fait abandonné ! ... Vous n'aurez pas longtemps à patienter, d'ailleurs, car ce malheur m'a achevé ! ... Dites que vous voulez bien me fermer les yeux, ma chère fille !
D'un timbre d'intelligible, que les sanglots étouffaient, Luce promit qu'elle demeurerait auprès du vieillard à qui elle remplaçait toutes les tendresses perdues.
Comme l'avait prévu M. Talbot, cette tâche filiale, qui semblait lui être dévolue d'outre-tombe par la douce disparue, ne se prolongea guère non plus, quelques mois plus tard, l'aveu de Nelly s'éteignait à son tour, paisiblement.
Il léguait toute sa colossale fortune, désormais sans héritiers directs, à celle qui avait été la sœur d'élection de sa petite fille et la consolation de ses derniers jours. ...
VI

Il y avait un an et demi à peine que Luce, ouvrière et pauvre, avait quitté Paris quand elle y revint une vingtaine de fois millionnaire.
Elle n'avait pas revu ses vieux parents. Ils l'accueillirent dans une ivresse de joie. Mais, les premiers épanchements passés, Luce se souvint qu'elle avait à remplir un autre devoir de cœur.
Souriant, émue d'effacement jusqu'à un plus profond d'elle-même, la jeune fille s'achemina vers la maison de commerce où Ludovic Gérard était comptable.

De ce dernier avait appris par les parents de Luce quelle éblouissante fortune récompensait celle de son dévouement à la petite Américaine phénix, et l'âme noyée de résignation triste, il avait résolu d'adieu à son rêve et s'enferma, farouchement presque, dans l'humilité d'un grand renoncement.
Il fut donc très surpris quand on vint le prévenir qu'une dame élégante le demandait.
Cette surprise se changea en un ahurissement véritable dès qu'il eut reconnu Luce.
Tandis qu'elle lui tendait affectueusement la main, l'honnête garçon manqua de s'évanouir.
Il n'osait pas comprendre et tout tournait autour de lui en une sarabande folle.
— Eh bien ! fit tremblement Luce, pénétrant son trouble, c'est comme cela que vous recevez votre fiancée, mon ami ?
— Quel ! bégaya-t-il éperdu, vous voudriez ?
— Mettre à exécution un cher projet ! acheva-t-elle avec un sourire qui cachait sa grandissante émotion. ... Mais d'instinct, mon ami ! ... Pour quoi donc y aurait-il quelque chose de changé entre nous ? ... Vous entendez bien partager ma pauvreté ; n'est-ce pas, juste que vous partagiez ma richesse ? ... Et à moins que vous ne m'ayez été infidèle pendant mon absence, je ne vois pas ce qui pourrait vous en empêcher !
Il ne répondit pas à cette taquinerie tendre.
Il pleura.
Et elle considérait, attendrie et divinément heureuse, bénoissant le sacrifice et la misère de jadis qui lui avaient permis de retrouver à cette heure unique ce que tant de riches ne posséderont jamais : la joie suprême d'un véritable amour.

LA CAPITALE DES ŒUFS.
On appelle ainsi, depuis quelque temps, la ville industrielle de Kazan, non loin des rives du Volga, le grand entrepôt des marchandises de Chine, de la Boukharie et du Turkestan russe, qui est aussi le centre du commerce des œufs de toute l'Europe orientale.
Ce commerce, quoique relativement ancien dans la région, a pris, il y a une douzaine d'années, un développement imprévu et considérable. ...
En 1890, Kazan exportait dans la plupart des pays avoisinants 50 millions d'œufs.
Aujourd'hui, on compte là-bas six millions d'œufs sur un marché qui achète tous les œufs qu'on apporte sur le marché de Kazan et sur ceux des environs. Leurs affaires sont en pleine prospérité et c'est à peine si elles peuvent suffire à la demande, sans cesse croissante de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Turquie et de l'Angleterre.
En 1902, l'exportation s'est élevée à 185 millions d'œufs, représentant une valeur de 2,500,000 roubles, ou 6,250,000 francs, et ayant nécessité, pour le transport, la mise en route de 1,230 wagons.

LE ROMAN D'UNE MUSICIENNE.

Au moment où M. Chammié s'apprete à ouvrir aux femmes les portes de la villa Médicis, l'« Eclair » tire de l'oubli le nom de la première musicienne qui ambitionna le prix de Rome. Parents de Chateaubriand, elle s'appelait Mlle Péan de La Roche-Jagu ; elle était venue de Brest à Paris pour y chercher la gloire. Le compositeur Berton, membre de l'Institut, s'intéressa à elle. Ne pouvant la faire concourir officiellement pour le prix de Rome, il lui fit exécuter tout de même le sujet du concours et demanda pour elle au roi, avec une médaille d'or, une pension de 600 fr. Le roi refusa la médaille, disant qu'il n'y en avait point de frappées ; il refusa aussi la pension. Mais il envoya à Mlle de La Roche-Jagu 200 fr., et la commande d'un ouvrage pour l'Opéra Comique. La jeune femme écrivit « la Jeunesse de Lullu », qui fut jouée, non pas à l'Opéra-Comique, mais au théâtre de Montmartre. Pendant ce temps, l'infortunée vivait de pain et d'eau. Elle rêvait à donner quelques concerts, elle trouva même un poète pour chanter son génie. C'était un jurisconsulte, M. James Populus. La Révolution de 1848 fit retomber dans l'obscurité sa gloire à peine naissante.

Une cantate de Mlle de La Roche-Jagu, intitulée, « la Triple Alliance », fut jouée à l'« Hippodrome ». Mais l'auteur des paroles, une femme aussi, se querela avec les militaires du sa fanfare ; « la Triple Alliance » fut interdite. Et Mlle de La Roche-Jagu ne fut plus jouée qu'une fois, au Théâtre-Lyrique. Son opéra s'appelait : « Simple et Coquette ». La représentation rapporta 160 fr. ; elle en eût 200, et, pour payer la différence, l'auteur vendit la bagne de sa mère.

VATEL VENGE.

On connaît l'amusante fantaisie de Quatrelles, « La Sauce », où il est montré non sans quelque exagération ironique l'influence qu'un détail culinaire peut avoir sur le destin des pays. Eh bien ! il paraît que l'imagination de Quatrelles ne s'est pas élevée très au-dessus de la vérité historique ; voici en effet une anecdote absolument authentique, extraite d'une grave revue.
C'était sous le premier Empire pendant le blocus continental. On ne pouvait plus avoir à Paris de poisson de mer. Cependant M. de Talleyrand, ayant à donner un dîner, fit venir son maître d'hôtel et lui dit :
— Il me faut un poisson de mer.
— Mais, monseigneur, c'est impossible !
— Ce mot n'est pas français. Trouvez-moi un poisson. Bleu mieux — j'y réfléchis — il m'en faut deux !
— Mais, monseigneur. ...
— Il n'y a pas de « mais », et voici ce que vous ferez : vous apporterez le premier poisson. Vous le présenterez : on l'admirera. On dira : « Un poisson de mer ! Ce n'est pas possible ! Quel miracle ! » Alors, vous le prendrez pour le découper et « vous le laissez tomber » ! Ce sera alors un désespoir ! Et moi, je vous dirai : Ce n'est rien ; j'en apporte un autre poisson ! Et vous apporterez l'autre. ... qui sera un poisson de rivière.

Ainsi fait, à la grande stupefaction des convives, qui passeront, en un instant, de la joie à la désolation et de la désolation à l'admiration, grâce à cette petite comédie bien réglée.

L'impôt sur les célibataires.

L'impôt sur les célibataires existe, paraît-il, dans la République Argentine où il donnerait les meilleurs résultats.
Dès qu'un homme arrive à l'âge de vingt ans, il est considéré comme susceptible de contracter mariage, et doit payer un impôt mensuel de vingt cinq francs jusqu'à trente ans. L'impôt est porté au double pour les cinq années qui suivent. De trente-cinq à cinquante ans, le célibataire paye cent francs, et de cinquante à soixante-quatre ans, cent cinquante francs par mois.
A partir de soixante-quatre ans, l'impôt tombe à cinquante francs ! A quatre-vingts ans, il est totalement supprimé.

Sont exemptés de l'impôt ceux qui peuvent établir qu'ils ont demandé trois fois dans la même année des jeunes filles en mariage, et que leurs avances ont été repoussées.
Le fait est que, après trois repousses consécutives de différentes personnes, il serait peut-être téméraire de tenter une quatrième démarche.

Poules Barométriques.

Beaucoup d'éleveurs de canaris ajoutent à la nourriture de ces oiseaux un peu de poivre de Cayenne, ce qui a pour effet de donner à leur plumage une teinte plus foncée, rougeâtre. Ce phénomène est curieux en soi, mais plus particulièrement aux canaris. Les poules blanches auxquelles on en donne à manger prennent une couleur rose pâle.

Or, cette couleur rose n'est pas ordinaire du tout, car elle peut servir pour prédire la pluie, tout comme un baromètre !
C'est que la composition chimique de cette couleur veut qu'elle attire avidement l'humidité, qui se trouve dans l'air, et que, sous l'influence progressive de l'humidité, elle devienne de plus en plus rouge — jusqu'à un plus intense écarlate. Cette transformation se fait avec une régularité telle que le degré de coloration donne une notion exacte du temps qu'il va faire. Et quand la basse-cour est peuplée de poules écarlates, on peut être sûr que, dans quelques heures, une pluie violente va tomber. A la campagne, ces baromètres vivants sont sans doute plus économiques que les coûteux instruments d'observatoire — sans compter qu'ils pondent, ce que ces derniers ne font pas, des œufs paradoxaux dont le « jaune » est « rouge » comme du sang.

TOUT EN PAPIER !

Les usages du papier se multiplient d'une manière étonnante. C'est en Amérique que le papier reçoit les applications les plus diverses et les plus originales.
Une usine de Springfield, raconte M. Henry de Barville, fabrique des machines en papier destinées à contenir du lait ; elles sont, paraît-il, d'une étanchéité parfaite et leur prix est assez minime pour qu'on puisse les jeter après s'en être servi. A Dessau, une usine nouvelle vient de jeter sur le marché, en abondance, des patouilles en papier, et leur prix est si bas qu'on désorma tous les propriétaires d'hôtels pourront en mettre à la disposition de leurs voyageurs ; on pourra même les emporter. En Allemagne, on confectioonne du drap économique en papier pour les billards.

Mais ce sont là de petites applications en comparaison des suivantes : On fait des maisons en papier. La preuve, c'est qu'un Russe en a commandé une à New-York. Elle a été élevée à Sawdoka. Cette maison se compose de 20,000 feuilles et ne comprend pas moins de seize pièces. Elle résistera aux injures du temps, selon son architecte, bien mieux qu'une maison en pierres ou en briques. Est-ce tout ? Non pas.
En Norvège, le pays du papier, on a élevé une église tout de papier pouvant contenir un millier de personnes. Une église en papier avec clocher, si vous plaît. Il y a que les cloches, qui ne sont pas en papier.

Ne fût-ce que pour la curiosité du fait, nous voudrions bien voir une maison en papier ! La curiosité est un des agréments de la Science.

LA SANTÉ DU PAPE.

Rome, Italie, 28 février.— Le Pape s'est levé à six heures accablé d'aujourd'hui se déclarant que les précautions prises ont guéri son refroidissement et ont été d'un grand bénéfice à sa santé en général.
Ces premiers actes du pontifice de matin a été de signer la promotion de ses neveux, le comte Camille Pechi, à grade de général de brigade dans la garde noble.
Le Pape insiste pour que son programme de réception des cardinaux demain soit maintenu.

Un oyo'one en Georgie.

Atlanta, Georgie, 28 février.— Dix avis de Carrellton, Georgie, à soixante milles au nord d'Atlanta, annonçant qu'un cyclone a détruit quatre maisons la nuit dernière à Hickory Level. Cinq personnes ont été blessées, dont un grièvement.
On n'a pas de détails sur l'étendue des dégâts car les communications sont coupées.

Orne de l'Alabama.

Montgomery, Alabama, 28 février.— La forte pluie de la nuit dernière a causé une crue de dix-neuf pieds dans la rivière Alabama à Milton, au nord de Montgomery.
A Wetumpka et à Montgomery, le niveau de la rivière s'est élevé de huit pieds et la crue continue.
Les riverains sont avertis d'une inondation.
La nuit dernière le vent a atteint une vitesse de trente-six milles à l'heure.

Le général Gordon.

Jackson, Mississippi, 28 février.— Le général John B. Gordon, commandant en chef des Vétérans d'Air qui a été récemment soudainement désigné jeudi dernier en venant à Jackson, est parti ce matin pour le Texas.
On annonce aujourd'hui à Jackson qu'après sa tournée de conférences cette saison le général Gordon se retirera définitivement à sa habitation.